

Ellipse



Goni Shifron

Installation et performance
5 novembre > 3 décembre 2024
Cité de la musique - Philharmonie de Paris

Rencontre avec
Judith Da Costa Rosa
texte intégral

| Paris Photo |



Une exposition produite par la
Fondation Signature, en collaboration
avec la Philharmonie de Paris

Une ligne qui veut dire l'espace mais aussi le temps

Rencontre entre l'écrivaine Judith Da Costa Rosa et Goni Shifron, en juillet 2024, nourrie par leur échange sur Ellipse et leurs réflexions croisées autour de la notion de frontière.

L'installation *Ellipse* de Goni Shifron donne à voir une ligne d'horizon. Suspendues les unes à côté des autres, des images prises à quarante ans d'écart tracent une ligne qui veut dire l'espace mais aussi le temps. Les premières sont celles des paysages que le père de Goni a photographiés en 1983 dans le Sud Liban. Il était jeune soldat. Il venait de laisser sa femme et leur premier enfant, qui n'avait pas un mois, pour partir à la guerre. Quarante ans plus tard, en août 2023 *, Goni est revenue avec le même boîtier argentique et elle a photographié le même horizon. Elle était d'un côté de la frontière, son père était pour toujours de l'autre.

Puis son père a été démobilisé et il a pu rentrer au kibboutz. Goni est née, et puis encore cinq autres enfants. Ce kibboutz, c'est celui que les grands-parents de la mère de Goni ont bâti de leurs propres mains. Quand ils sont arrivés d'Europe de l'Est dans les années 1920, ils sont partis à la recherche d'un endroit où s'installer et ont choisi une colline que les locaux avaient délaissée parce qu'elle était balayée par les vents. Là-bas, sur la colline des vents, ils ont installé des tentes, puis construit des baraques en bois, des bâtiments en dur. Ce récit-là, Goni a voulu en connaître chaque détail : la couleur de la couverture sous laquelle on dormait sous la tente, l'essence des bûches qu'on avait coupées pour construire les premières cabanes. Elle sentait que toutes ces histoires lui étaient destinées. Ses grands-parents, ses arrière-grands-parents étaient de ces gens qui construisent pour transmettre. Ils avaient bâti un toit pour un jour s'y abriter et raconter cette histoire aux enfants. Elle se sentait chanceuse d'être, justement, l'un de ces enfants.

Du côté de son père, les choses sont très différentes. Le père de son père est un rescapé polonais de la Shoah. La mère de son père l'a abandonné quand il avait deux

* Avant le ré-embrasement de la région

ans. Il a grandi avec une belle-mère, des demi-frères et sœurs qui ne l'aimaient pas. Devenu adulte, il ne raconte pas d'histoires à ses enfants. Il aime toujours l'art et la poésie, mais il n'en fait plus. Il lui arrive de traverser de longues périodes de mélancolie. Alors il s'assoit dans son bureau, Il fume des joints, il écoute Frank Zappa. Il rêve et ses songes sont pour lui seul. C'est peut-être pour cela que le travail de Goni s'est davantage inspiré de la famille de sa mère. Son père était un père qui ne se pensait pas capable de transmettre.

Pourtant, il n'a pas toujours été cet homme-là. Il a été ce beau jeune homme sensible qui écrivait à la mère de Goni les poèmes qui l'ont fait tomber amoureuse. Quand il a dû partir pour la guerre du Liban, il a emporté son appareil photo. A part quelques moments de violence inouïe qu'il ne raconte pas, la guerre, dit-il, était surtout une longue attente, vaine et stérile. Il s'ennuyait et photographiait le paysage. Les clichés qu'il a pris à cette époque ne témoignent de rien d'autre sinon que ses yeux cherchaient désespérément la beauté. Goni me dit qu'en retournant sur ces mêmes lieux bien plus tard, maintenant qu'elle est devenue une adulte, ce sont ces yeux-là, les yeux de son père à vingt-cinq ans, qu'elle voulait retrouver.

Moi aussi, j'ai grandi près d'une frontière, très loin d'Israël et du Liban : la frontière franco-espagnole des Pyrénées Orientales, en Catalogne française. A l'école primaire, les maîtres d'école nous apprenaient à passer en Espagne par les mêmes chemins que leurs pères empruntaient pour passer les Juifs, les communistes, les cigarettes et l'alcool de contrebande. Nous parlions français et nous parlions catalan. Nous célébrions toutes les fêtes. Quand Goni est arrivée en France à l'âge de vingt ans, elle a découvert les frontières européennes, celles qu'on traverse à pied, même les enfants. Celles qui épousent la forme des lacs, des rivières et des montagnes. La frontière près de laquelle j'ai grandi traçait entre deux peuples une ligne qui n'était pas une blessure, elle nous permettait d'être différents sans nous opposer et d'être étrangers sans être ennemis. Quand j'ai rencontré Goni, nous avons parlé de cette expérience commune : vivre à la toute fin d'un pays, au tout début d'un autre. Pour la première fois, j'ai réalisé que c'était ainsi que je pensais mes racines et que je les racontais : un même tronc mais plusieurs pays, plusieurs langues, plusieurs destinations possibles.

Pourtant, son histoire à elle était très différente de la mienne. C'est que la frontière israélo-libanaise n'en est pas une : c'est un front. Il n'y a frontière qu'en temps de paix. Autrefois, les habitants du kibboutz pouvaient se rendre au Liban à cheval. Enfant, le grand-père de Goni y allait avec son père à lui, juchés sur la même selle. Puis la guerre a transformé la frontière en front. Les soldats, les barbelés, les miradors.

Quarante ans après son père, Goni a photographié les mêmes paysages qu'il avait photographiés dans sa jeunesse. Elle me dit qu'elle cherchait les yeux de son père, sa présence et je la crois. Mais il me semble que ce qu'elle cherchait davantage, c'est la présence d'un jeune homme que personne ne pourra lui rendre comme père, c'était aussi son absence.

Le père de Goni n'est pas présent dans les photos qu'il a prises. Il n'est pas présent non plus dans l'œuvre que Goni a inspiré de ces clichés. Il n'est pas non plus absent. Sur ces photos, son père a une bonne raison de ne pas être là. Le temps, qui a passé, le front, qui l'isolait loin de sa famille donnent du sens à son absence. Loin d'eux, il y a encore un espoir qu'il rentre à la maison. Et c'est vers cette maison, dont il a fait malgré tout son foyer, vers sa femme et ses enfants qui ne sont pas encore nés qu'il dirige son regard. Malgré la guerre, malgré la tristesse. Et que ce soit un beau regard, peut-être, se dit Goni : cela suffit.

Quand elle a expliqué sa démarche à son père, il lui a donné toutes ses pellicules, toutes ses archives, mais ne lui a donné aucun conseil. Ce n'était pas inhabituel : son père a toujours été pour elle quelqu'un de silencieux. Mais ce jour-là, son silence ne lui semble pas relever du mutisme. Son silence n'est pas une bouche qui se ferme. Au contraire, le silence de son père s'ouvre comme des bras : il est d'une immense générosité. Ce jour-là il dit « Prends tout ce que j'ai fait sans jamais savoir qu'en faire et écris une histoire que tu pourras raconter à tes enfants. Moi, tu le sais bien, je n'ai jamais su quoi dire aux miens ».

Entre eux, il y avait un front, mais ce que je vois aujourd'hui dans l'œuvre de Goni, c'est une frontière. Une ligne qui permet à deux êtres d'être différents, côte à côte, en paix. L'absence retrouvée.

Judith Da Costa Rosa



*Goni Shifron, en août 2023, à la recherche des paysages
photographiés par son père en 1983.*

Photo Goni Shifron